

SOTTEVILLE SUR MER



**Des lectures de textes
d'auteurs-voyageurs
sur le thème de l'eau**

**Vendredi 23 septembre 2016
18h à la bibliothèque
Ouvert à tous (adolescents et adultes)**

Définition du mot « EAU » (Larousse)

Corps liquide à la température et à la pression ordinaires, incolore, inodore, insipide, dont les molécules sont composées d'un atome d'oxygène et de deux atomes d'hydrogène.

Ce corps liquide, contenant en solution ou en suspension toutes sortes d'autres corps (sels, gaz, micro-organismes, etc.), est très répandu à la surface terrestre (eau de pluie, eau de mer, eau du robinet, etc.).

Jacques Prévert, *Eau* (extrait)

eau des jets d'eau

eau des miroirs d'eau

eau des viviers des fleuves des ruisseau: des évier et des bassins des hôpitaux

eau des puits très anciens et des pluies torrentielles

eau des écluses et des quais de halage

eau des horloges et des naufrages

eau à la bouche

eau des yeux grands ouverts sombres et lumineux

eau des terres de glace et des mers de feu

eau des usines et des chaudières des cuisines et des cressonnières

eau douce des navires

eau vive des locomotives

eau courante

eau rêveuse vertigineuse

eau scabreuse

eau dormante réveillée en sursaut

eau des typhons des mascarets des robinets des raz de marée des lames de fond

eau des carafes sur les guéridons

eau des fontaines et des abreuvoirs

Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles* (extrait)

Chapitre 1, *Au fond du terrier*

Tout à coup, elle rencontra sur son passage une petite table à trois pieds, en verre massif, et rien dessus qu'une toute petite clef d'or.

Alice pensa aussitôt que ce pouvait être celle d'une des portes ; mais hélas ! soit que les serrures fussent trop grandes, soit que la clef fût trop petite, elle ne put toujours en ouvrir aucune.

Cependant, ayant fait un second tour, elle aperçut un rideau placé très-bas et qu'elle n'avait pas vu d'abord ; par derrière se trouvait encore une petite porte d'à peu près quinze pouces de haut ; elle essaya la petite clef d'or à la serrure, et, à sa grande joie, il se trouva qu'elle y allait à merveille.

Alice ouvrit la porte, et vit qu'elle conduisait dans un étroit passage à peine plus large qu'un trou à rat.

Elle s'agenouilla, et, jetant les yeux le long du passage, découvrit le plus ravissant jardin du monde.

Oh ! Qu'il lui tardait de sortir de cette salle ténébreuse et d'errer au milieu de ces carrés de fleurs brillantes, de ces fraîches fontaines !

Mais sa tête ne pouvait même pas passer par la porte.

« Et quand même ma tête y passerait, » pensait Alice, « à quoi cela servirait-il sans mes épaules ? Oh ! que je voudrais donc avoir la faculté de me fermer comme un télescope ! Ça se pourrait peut-être, si je savais comment m'y prendre. »

Il lui était déjà arrivé tant de choses extraordinaires, qu'Alice commençait à croire qu'il n'y en avait guère d'impossibles.

Comme cela n'avancait à rien de passer son temps à attendre à la petite porte, elle retourna vers la table, espérant presque y trouver une autre clef, ou tout au moins quelque grimoire donnant les règles à suivre pour se fermer comme un télescope.

Cette fois elle trouva sur la table une petite bouteille (qui certes n'était pas là tout à l'heure).

Au cou de cette petite bouteille était attachée une étiquette en papier, avec ces mots « BUVEZ-MOI » admirablement imprimés en grosses lettres.

C'est bien facile à dire « *Buvez-moi*, » mais Alice était trop fine pour obéir à l'aveuglette.

« Examinons d'abord, » dit-elle, « et voyons s'il y a écrit dessus « *Poison* » ou non. »

... Elle n'avait point oublié que si l'on boit immodérément une bouteille marquée « *Poison* » cela ne manque pas de brouiller le cœur tôt ou tard.

Cependant, comme cette bouteille n'était pas marquée « *Poison*, » Alice se hasarda à en goûter le contenu, et le trouvant fort bon, (au fait c'était comme un mélange de tarte aux cerises, de crème, d'ananas, de dinde truffée, de nougat, et de rôties au beurre,) elle eut bientôt tout avalé.

« Je me sens toute drôle, » dit Alice, « on dirait que je rentre en moi-même et que je me ferme comme un télescope. »

C'est bien ce qui arrivait en effet.

Elle n'avait plus que dix pouces de haut, et un éclair de joie passa sur son visage à la pensée qu'elle était maintenant de la grandeur voulue pour pénétrer par la petite porte dans ce beau jardin.

L'eau au quotidien



Francis Ponge, *Le verre d'eau* (extrait)

L'eau (qu'il contient) ne change presque rien au verre,
et le verre (où elle est) ne change rien à l'eau.

C'est que les deux matières ont plusieurs qualités communes, qui leur font une sorte de parenté.

La meilleure façon de présenter l'eau est de la montrer dans un verre.

On l'y voit sous toutes ses faces : mieux même que dans une carafe, où sa face supérieure a trop peu d'étendue.

On en tient là, dans la main, une quantité à proprement parler « considérable », en tout cas suffisante.

On peut l'élever à hauteur des yeux, puis (pour l'éprouver, pour lui faire subir la dernière épreuve, - et le verre en ce sens est la plus simple des éprouvettes, - pour l'éprouver enfin comme on éprouve une contrariété ou de la joie ou de la surprise, pour l'éprouver au sens intransitif aussi, pour s'en faire subir l'épreuve), la boire à petites ou grandes gorgées.

D'autre part, la meilleure façon de présenter un verre (dans l'exercice de ses fonctions) est de le présenter plein d'eau.

Paul Verlaine, *Écoutez la chanson bien douce* (extrait)

16^{ème} poème du recueil I de Sagesse

Écoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire,
Elle est discrète, elle est légère :
Un frisson d'eau sur de la mousse !

Jules Vallès, *L'enfant* (extrait)

Le bain ! – Ma mère en avait fait un supplice.

Heureusement elle ne m'emmenait avec elle, pour me récurer à fond, que tous les trois mois.

Elle me frottait à outrance, me faisait avaler, par tous les pores, de la soude et du suif, que pleurait un savon de Marseille à deux sous le morceau, qui empestait comme une fabrique de chandelles.

Elle m'en fourrait partout, les yeux m'en piquaient pendant une semaine, et ma bouche en bavait...

J'ai bien détesté la propreté, grâce à ce savon de Marseille !

On me nettoyait hebdomadairement à la maison.

Tous les dimanches matin, j'avais l'air d'un veau.

On m'avait fourbi le samedi ; le dimanche on me passait à la détrempe ; ma mère me jetait des seaux d'eau en me poursuivant [...]

Je me vois encore dans le miroir de l'armoire, pudique dans mon impudeur, courant sur le carreau qu'on lavait du même coup, nu comme un amour...

Il me manquait un citron entre les dents et du persil dans les narines, comme aux têtes de veau.

J'avais leur reflet bleuâtre, fade et mollasse ; mais j'étais propre, par exemple !

Et les oreilles ! Ah les oreilles ! On tortillait un bout de serviette et l'on y entrait jusqu'au fond, comme on enfonce un foret, comme on plante un tire-bouchon...

Le petit tortillon était enfoncé si vigoureusement que j'en avais les amygdales qui se gonflaient ;

le tympan en saignait, j'étais sourd pour dix minutes, on aurait pu me mettre une pancarte.

La propreté avant tout, mon garçon !

Jacques Charpentreau, *La lessive*

Chaque semaine, mes parents,
Cinq tantes, dix oncles, vingt nièces,
Cent cousins, des petits, des grands,
Se pressent dans la même pièce.

Dans la machine, ils introduisent
Mille corsages et chemises,
Cent mille slips et pyjamas,
Un million de paires de draps.

Nylon, dentelles ou guenilles,
Chaque semaine nous avons
Cette habitude : nous lavons
Notre linge sale en famille.

Victor Hugo, *Les misérables* (extrait)

Cosette saisit l'anse à deux mains.

Elle eut de la peine à soulever le seau.

Elle fit ainsi une douzaine de pas, mais le seau était plein, il était lourd, elle fut forcée de le reposer à terre.

Elle respira un instant, puis elle enleva l'anse de nouveau, et se remit à marcher, cette fois un peu plus longtemps.

Mais il fallut s'arrêter encore.

Après quelques secondes de repos, elle repartit.

Elle marchait penchée en avant, la tête baissée, comme une vieille; le poids du seau

tendait et raidissait ses bras maigres;

l'anse de fer achevait d'engourdir et de geler ses petites mains mouillées;

de temps en temps elle était forcée de s'arrêter, et chaque fois qu'elle s'arrêtait l'eau froide qui débordait du seau tombait sur ses jambes nues.

Cela se passait au fond d'un bois, la nuit, en hiver, loin de tout regard humain; c'était un enfant de huit ans.

Claude Bourgeyx, *Goutte d'eau*

Je fus réveillé par la chute d'une goutte d'eau sur mon front.

Je pensai tout de suite à une infiltration au plafond, au-dessus de mon lit, et je me dis qu'il faudrait faire venir un ouvrier sans tarder.

J'allumai la lampe de chevet pour vérifier l'importance des dégâts.

Je constatai que le plafond était sec.

Pas la moindre auréole.

J'allais conclure à une méprise, mais une deuxième goutte me toucha près de l'oeil droit.

« Ça, c'est Incroyable ! » me dis-je, et je me levai pour aller voir dehors ce qu'il en était.

Je n'avais pas fait trois pas dans le jardin quand je reçus une nouvelle goutte.

Pourtant le ciel était dégagé.

Les étoiles brillaient dans la nuit.

Depuis il pleut sans cesse sur moi.

Il pleut jour et nuit.

Il pleut quand je suis dedans, il pleut quand je suis dehors.

Il pleut par beau temps comme par mauvais temps.

Il pleut sous mon parapluie, sous la capuche de mon imperméable, sous mon casque de mobylette.

Aucune protection n'est efficace.

Il pleut goutte à goutte sur ma tête, de façon régulière et inexorable.

Et ces chutes d'eau ont fini par produire une érosion.

Mon crâne a pris une configuration inhabituelle.

Je ne ressemble plus à rien.

Je crains pour mon avenir.

L'eau de la mer



Boby Lapointe, *Le poisson fa* (extrait)

Il était une fois
Un poisson fa.
Il aurait pu être poisson-scie,
Ou raie,
Ou sole,
Ou tout simplement poisson d'eau,

Ou même un poisson un peu là,
Non, non, il était poisson fa :
Un poisson fa,
Voilà.

Frits Thaulow, *Mémoires* (extrait)

Sur le paquebot Le Touraine, lors du voyage Le Havre/New-York

Je suis resté longtemps à regarder l'océan.

Les larges masses d'écume s'élargissaient en lignes merveilleuses et en masses décoratives semblables à des dalles de marbre noir et blanc, polies par les flancs durs du navire.

Victor Hugo, *Oceano nox* (extrait)

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Robert Desnos, *Dans un petit bateau*

Dans un petit bateau
Une petite dame
Un petit matelot
Tient les petites rames

Ils s'en vont voyager
Sur un ruisseau tranquille
Sous un ciel passager
Et dormir dans une île

C'est aujourd'hui Dimanche
Il fait bon s'amuser
Se tenir par la hanche
Échanger des baisers

C'est ça la belle vie
Dimanche au bord de l'eau
Heureux ceux qui envient
Le petit matelot

Homère, L'Odyssée (extrait)

Suivant les conseils de Circé, Ulysse échappe donc aux Sirènes. Mais voici qu'il approche avec son navire du passage entre Scylla et Charybde...

Engagés dans la passe, nous voguions angoissés.
D'un côté se trouvait Scylla ; et de l'autre, la divine Charybde engloutissait l'eau salée de la mer avec un bruit terrible.

Lorsqu'elle la vomissait, elle bouillonnait tout entière en grondant, comme un bassin posé sur un grand feu ; l'écume jaillissait et retombait sur les crêtes de l'un et l'autre écueil.

Mais, lorsqu'elle engloutissait l'eau salée de la mer, son gouffre paraissait bouillonner tout entier ; un mugissement effrayant s'élevait tout autour du rocher, et la terre, au fond de cet abîme, laissait apparaître le sable d'un bleu sombre.
Nous regardions Charybde et redoutions la mort.

Pendant ce temps, Scylla nous enleva six hommes du creux de notre nef, six compagnons robustes aux bras des plus vaillants.

Tournant alors les yeux vers ma nef rapide et sur mes compagnons, je vis les pieds et les mains de ceux que le monstre avait déjà enlevés dans les airs.

Le cœur plein d'affliction, ils criaient, m'appelaient et redisaient mon nom pour la dernière fois.

De même que, sur un roc avancé, un pêcheur jette avec sa longue gaule un appât trompeur aux petits poissons, et lance dans la mer la corne d'un bœuf agreste ; dès qu'il prend un poisson, il le jette hors de l'eau encore tout palpitant ; de la même façon, mes compagnons frétilaient en se sentant soulevés contre ce rocher.

Là, à la porte de l'ancre, Scylla les dévora ; ils poussaient des cris et me tendaient les mains en cette lutte atroce.

Mes yeux virent alors la plus navrante de toutes les horreurs que j'eus à supporter, en explorant les passes de la mer.

Raymond Devos, *La mer démontée*

- J'avais trois jours devant moi, je dis :
 " Tiens, je vais aller voir la mer. "
 Je prends le train, j'arrive là-bas.
 Je vois le portier de l'hôtel; je lui dis :
- Où est la mer ?
 - La mer... elle est démontée !
 - Vous la remontez quand ?
 - Question de temps.
 - Moi, je suis ici pour trois jours...
 - En trois jours l'eau a le temps de couler sous le pont...
 - Le pont ?... merci... je vais attendre demain.
 Le lendemain, je lui demande !
 - Où est le pont ?
 - Le pont ?... Quel pont ?...
 - Ben... le pont, quoi !
 - Y a pas de pont !
 - Comment, il n'y a pas de pont !
 - Non... Il y en avait un mais on l'a démonté.
 - ... Vous démontez tout ici, alors !
 - C'est la guerre !
 - Vous la remontez quand ?
 - Tous les vingt ans.
 - Moi, je suis ici pour trois jours !
 - En trois jours, vous avez des chances.
 - Bon merci... Je vais attendre demain.
 Alors, le lendemain, je me dis :
- " Tout de même, avant de partir, il faut que je me débrouille pour voir la mer. "
 Je demande au portier de l'hôtel :
- Puis-je voir la mer ?
 - Pas possible !
 - Pourquoi ?
 - Parce que c'est la fête !
 - Ah !... c'est la fête !
 - Oui... alors on fait le pont.
 - Eh bien... si vous refaites le pont, je vais pouvoir voir la mer !...
 - Non, parce qu'il y a le feu d'artifice.
 - ... Le feu d'artifice, je le verrai de la mer !
 - Vous le verrez mieux de votre chambre.
 - ... Ma chambre, elle ne donne pas sur la mer !
 - Le feu d'artifice non plus !
 (Explosant :)
 - ... J'm'en fous de votre feu d'artifice !
 J'veux voir la mer !
 - Pas possible, pas possible !

- Comment, comment ?
 - Non, parce qu'il y a les gradins.
 - Les gradins ?
 - Oui... Ils ont mis les gradins sur la plage pour voir le feu d'artifice.
 - ... Ils ont mis des gradins ?... Ils ont mis des gradins ?...
- Alors moi, je viens de Paris... Je prends le train... Je me donne du mal...
- ... Pleure pas, tu la reverras, ta mère !
 - ... Je veux la voir tout de suite.
 - Pas possible ! Pas possible !
- Alors je lui dis :
- ... Les gradins... vous les démontez quand ?
 - Quand la mer sera remontée.
 - ... Vous la remontez quand, la mer ?
- Il me dit :
- Quand vous serez parti !

L'eau des larmes, de la pluie et des étangs



Paul Verlaine, *Il pleure dans mon cœur* (extrait)

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

TROIS HAÏKUS***Larmes* (anonyme)**

Les larmes de vie
Lorsque le temps s'échappe
Et le bonheur, fuit...

Hasuo (trad. Maurice Coyaud)

Tout en larmes
Assis il raconte
Sa maman l'écoute

Matsuo Bashō (1644-1695)

Mes larmes grésillent
En éteignant
Les braises.

Paul Verlaine, *Il pleure dans mon cœur* (extrait)

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?
Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
Ô le chant de la pluie !

Paul Claudel, *La Pluie* (extrait)

Par les deux fenêtres qui sont en face de moi, les deux fenêtres qui sont à ma gauche, et les deux fenêtres qui sont à ma droite, je vois, j'entends d'une oreille et de l'autre tomber immensément la pluie.

Je pense qu'il est un quart d'heure après midi : autour de moi, tout est lumière et eau.

Je porte ma plume à l'encrier, et jouissant de la sécurité de mon emprisonnement, intérieur, aquatique, tel qu'un insecte dans le milieu d'une bulle d'air, j'écris ce poème.

Roland Dubillard, *La pluie* (extrait)

UN : Je ne la supporte pas.

DEUX : Pourquoi ?

UN : Je ne sais pas.

DEUX : Vous avez toujours été comme ça ?

UN : Depuis tout petit.

DEUX : Et vous n'avez jamais essayé ?

UN : De sortir sous la pluie ? Si, plusieurs fois. Mais je ne supporte pas.

DEUX : Question d'éducation. Vos parents auraient dû vous forcer.

UN : Non. C'est plutôt une question de tempérament. Vous-mêmes, il y a sûrement des choses que vous ne supportez pas.

DEUX : Bien sûr. Le feu, par exemple. A aucun prix je ne me promènerais dans une forêt qui flambe. Mais

moi, je sais pourquoi.

UN : Ce n'est pas du tout comparable.

DEUX : Non, parce que le feu, même si on m'y forçait... Tandis que vous, la pluie, si vous le vouliez vraiment... je suis sûr que vous supporteriez très bien de vous promener dessous.

UN : Oui, bien sûr, comme tout le monde. Simplement je préfère attendre qu'il fasse beau.

DEUX : Moi aussi, je préfère attendre qu'il fasse beau !

UN : Mettons que j'ai une préférence exagérée pour attendre qu'il fasse beau.

DEUX : Mais enfin, la pluie, vous avez quelque chose de spécial à lui reprocher, à la pluie ?

UN : Moi, non. Je l'aime bien, la pluie. C'est joli. Ça fait un bruit que j'aime bien. Ça fait du bien aux fleurs. Ce que je n'aime pas, c'est me promener dessous.

DEUX : Mais moi non plus je n'aime pas me promener sous la pluie. Faut toujours que vous vous preniez pour quelqu'un d'exceptionnel ! Personne n'aime ça ! Mais tout le monde supporte.

UN : Eh bien moi, j'ai une façon particulière de ne pas aimer ça : je ne supporte pas.

DEUX : Tout ça n'est pas très clair. Voyons. Voulez-vous que nous fassions une petite expérience. Vous êtes dans la campagne. Vous êtes cerné. Vous avez à droite une forêt qui flambe, et à gauche, il commence à pleuvoir. Qu'est-ce que vous faites ?

UN : J'attends que ça s'arrête.

DEUX : Ça ne s'arrête pas. Il faut choisir. Qu'est-ce que vous choisissez ?

UN : Je choisis la pluie. Bien sûr. Mais sans joie

DEUX : Pourtant, vous m'avez dit que vous l'aimiez bien, la pluie.

UN : Je l'aime bien, oui. Mais de loin.

DEUX : Vous êtes un drôle de type.

UN : Non, je ne suis pas un drôle de type. Il y a des choses qu'on aime, mais pas de trop près.

Jean-Paul Vialard, *Il a plu cette nuit* (extrait)

Il a plu cette nuit.

D'abord ça n'a été qu'une douce insistance, une manière de caresse venue du ciel, couchant les herbes, polissant la terre.

Etendus dans leurs cubes de ciment, les hommes devinaient la pluie plus qu'ils ne l'entendaient.

La pluie comme une discrète effraction, une trace à peine lisible, un signe du ciel pareil au clignotement de l'étoile.

Sur les nattes encore prises de sommeil cela faisait de lentes ondulations, de sombres replis et l'on aurait pu songer aux convulsions de la lave avant qu'elle ne s'écoule sur la pente du jour.

Tout dans l'indéterminé, tout dans la confusion.

On tendait l'oreille, on cambrait les reins, on étalait sa peau afin de la mettre à disposition de ce qui allait advenir.

Mais les gouttes mettaient longtemps à se rassembler, à faire leurs tresses, à glisser selon les nervures du ciel.

On imaginait un ciel gris, lourd, couleur de graphite ou d'ardoise avec les griffures obliques et blanches de l'eau,

sa chute vers la terre qui l'appelait, la désirait, comme les hommes désirent l'outre gonflée de liquide sur les dunes clouées de soleil.

La pluie, la pluie et la répétition de ces mots magiques pour inverser le cours des choses, pour dire aux sources souterraines la venue proche de la nappe miroitante au travers des concrétions du calcite; pour dire aussi aux arbres le crépitement sur les lames polies des feuilles ; pour dire aux herbes aiguës l'avancée des gouttes de rosée.

Georges Clemenceau (homme politique)

« Je suis allé parfois m'asseoir sur le banc d'où Monet a vu tant de choses dans les reflets de son Jardin d'eau.

Mon œil inexpérimenté a eu besoin de persévérance pour suivre de loin la brosse du Maître jusqu'aux extrémités de ses révélations. »

François Thiébaud-Sisson (critique d'art)

« D'une prairie toute nue, sans un arbre, mais arrosée par un bras de l'Epte au cours babillard et sinueux, il avait fait un véritable jardin de féerie, creusant un large bassin dans le milieu, plantant sur les bords du bassin des arbres exotiques et des saules pleureurs dont les branches retombaient en longues larmes sur les berges, dessinant tout autour de la vallée dont les arceaux de verdure, en se croisant et en revenant sans cesse sur eux-mêmes, donnaient l'illusion d'un grand parc, semant à profusion, sur l'étang, des milliers et des milliers de nénuphars dont les espèces rares et choisies se coloraient de toutes les teintes du prisme, depuis le violet, le rouge et l'orangé jusqu'au rose, au lilas et au mauve, plantant enfin sur l'Epte, à sa sortie du bassin, un de ses petits ponts rustiques, à dos d'âne, comme on en voit dans les gouaches du dix-huitième siècle et sur les toiles de Jouy ».

Claude Monet (peintre)

« J'ai mis du temps à comprendre mes nymphéas... Je les cultivais sans songer à les peindre... Un paysage ne vous imprègne pas en un jour...

Et puis, tout d'un coup, j'ai eu la révélation des féeries de mon étang.

J'ai pris ma palette. Depuis ce temps, je n'ai guère eu d'autre modèle. »

Claude Monet à François Thiébaud-Sisson

« J'ai peint beaucoup de ces nymphéas, en modifiant chaque fois mon point de vue, en renouvelant le motif suivant les saisons de l'année, et par suite, suivant les différences d'effet lumineux qu'engendrent ces changements.

L'effet, d'ailleurs, varie incessamment.

L'essentiel du motif est le miroir d'eau dont l'aspect, à tout instant, se modifie grâce aux pans de ciel qui s'y reflètent, et qui répandent la vie et le mouvement.

Le nuage qui passe, la brise qui fraîchit, le grain qui menace et qui tombe, le vent qui souffle et s'abat brusquement, la lumière qui décroît et qui renaît, autant de causes, insaisissables pour l'œil des profanes, qui transforment la teinte et défigurent les plans d'eau. »

L'eau des voyages



Pierre Loti, *Jérusalem* (extrait)

Aux temps antiques, c'était ici une contrée de richesse et de luxe, comme de nos jours la Provence ou le golfe de Gênes, et on y faisait des jardins merveilleux, renommés par toute la terre.

Salomon y avait acclimaté les premiers baumiers rapportés de l'Inde.

L'eau, amenée de tous côtés par des canaux, permettait d'entretenir de grands bois de palmes, des plantations de cannes à sucre et des vergers pleins de roses.

Toute cette plaine était « couverte de maisons et de palais ».

Aujourd'hui, plus rien, et les traces même de cette splendeur sont effacées ; des amas de pierres çà et là, d'informes ruines émiettées sous les broussailles, servent aux discussions des archéologues.

Albert Camus, *Pluies de New York* (extrait)

La pluie de New York est une pluie d'exil.

Abondante, visqueuse et compacte, elle coule inlassablement entre les hauts cubes de ciment, sur les avenues soudain assombries comme des fonds de puits. Réfugié dans un taxi, arrêté aux feux rouges, relancé aux feux verts, on se sent tout à coup pris au piège, derrière les essuie-glaces monotones et rapides, qui balaient une eau sans cesse renaissante.

On s'assure qu'on pourrait ainsi rouler pendant des heures, sans jamais se délivrer de ces prisons carrées, de ces citernes où l'on patauge, sans l'espoir d'une colline ou d'un arbre vrai.

Dans la brume grise, les gratte-ciel devenus blanchâtres se dressent comme les gigantesques sépulcres d'une ville de morts, et semblent vaciller un peu sur leurs bases.

Ce sont alors les heures de l'abandon.

Huit millions d'hommes, l'odeur de fer et de ciment, la folie des constructeurs, et cependant l'extrême pointe de la solitude.

« Quand même je serrerais contre moi tous les êtres du monde, je ne serais défendu contre rien. »

C'est peut-être que New York n'est plus rien sans son ciel.

Henri de Monfreid, *Aventures des mers* (extrait)

Il est 11 heures du soir.

La ville est endormie et, sur le port, les barques indigènes font grincer leurs agrès au rythme d'une invisible houle.

Un peu à l'écart, le Fat-el-Rahman se balance sur l'eau miroitante, écrasée de calme sous la chaleur lourde et humide.

Je hèle la pirogue et nous fendons d'un double trait de feu vert les phosphorescences endormies de l'eau noire.

Le calme est absolu, et de très loin, on entend glapir les chacals solitaires. Puis le ciel blanchit à l'est sur la mer, des coqs chantent et se répondent par-dessus les terrasses de la ville endormie.

Le dernier croissant de la vieille lune sort doucement de l'horizon et monte dans le ciel.

Une petite brise de terre dévale des montagnes par bouffées timides et répand sur la mer l'odeur des bergeries et la senteur des herbes sèches de la brousse d'Afrique.

Il est grand temps d'appareiller.

La voile latine déploie son grand triangle tout éclairé de lune et, vent arrière sous la brise de terre, nous sortons du port silencieux.

Lentement, nous doublons les deux bouées à feu.

Face à face, elles se balancent lourdement sur leur ventre rond, dans les cercles verts et rouges du reflet de leurs fanaux et grincent sur leurs chaînes, à longs intervalles, comme pour échanger dans la nuit la plainte vaine de leur captivité.

Puis c'est la mer libre et l'horizon s'arrondit autour de nous.

L'homme de barre chante à mi-voix une mélodie triste, la vergue gémit contre le mât, l'eau bruisse sous l'étrave qui taille et allume les phosphorescences livides.

Le ciel s'éclaire.

Cette fois, c'est le jour.

Brusquement, le globe rouge du soleil sort de l'horizon.

Il monte très vite et en quelques minutes il est brûlant.

Alors, la brise tombe : c'est le calme plat. La mer n'est plus qu'un miroir ardent confondu avec le ciel et moiré, de loin en loin, par les bancs de poissons et les risées errantes.

La voile pend, inerte, à sa vergue battant le pont de son écoute molle, mais son ombre est précieuse contre les rayons de feu tombant du ciel, et la réverbération montant de la mer.

Vers 10 heures, l'horizon se barre d'une ligne sombre qui s'élargit et s'avance. C'est la rentrée de la brise d'Est qui, chaque jour, arrive du large quand le soleil est haut.

La mer est maintenant toute bleue, mouchetée de blanc. Sous sa voile enfin gonflée, le Fat-el-Rahman se couche et taille sa route à bonne allure, dans l'écume blanche, cap nord-est, vers l'Arabie.

Ce ne fut pas le seul risque que je courus à **Niagara** : en arrivant, je m'étais rendu à **la** chute, tenant **la** bride de mon cheval entortillée à mon bras. Tandis que je me penchais pour regarder en bas ; un serpent à sonnettes remua **dans** les buissons voisins ; le cheval s'effraie, recule en **se** cabrant **et** en approchant **du** gouffre ; je ne puis désengager mon bras des rênes, **et** le cheval, toujours plus effarouché, m'entraîne après lui. Déjà ses pieds de devant quittaient **la** terre, **et** accroupi sur le bord de l'abîme, il ne s'y tenait plus que **par** force de reins. C'en était fait de moi, lorsque l'animal, étonné lui-même **du** nouveau péril, fait un dernier effort, s'abat en dedans **par** une pirouette, **et** s'élance à dix pieds loin **du** bord.

Lorsque j'ai commencé cette note, je ne comptais **la** faire que de quelques lignes ; le sujet m'a entraîné : puisque **la** faute **est** commise, une demi-page de plus ne m'exposera pas davantage à **la** critique, **et** le lecteur sera peut-être bien aise qu'on lui dise un mot de cette fameuse cataracte **du** Canada, **la** plus belle **du** monde connu.

Elle est formée par la rivière **Niagara**, **qui** sort

du lac Erié et se jette dans l'Ontario. A environ neuf milles de ce dernier lac se trouve la chute : sa hauteur perpendiculaire peut être d'environ deux cents pieds. Mais ce qui contribue à la rendre si violente , c'est que , depuis le lac Erié jusqu'à la cataracte , le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide , dans un cours de près de six lieues ; en sorte qu'au moment même du saut , c'est moins une rivière qu'une mer impétueuse , dont les cent mille torrents se pressent à la bouche béante d'un fleuve. La cataracte se divise en deux branches , et se courbe en un fer à cheval d'environ un demi - mille de circuit.

Entre les deux chutes s'avance un énorme rocher creusé en dessous , qui pend avec tous ses sapins sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi , se bombe et s'arrondit comme un vaste cylindre au moment qu'elle quitte le bord , puis se déroule en nappe de neige , et brille au soleil de toutes les couleurs du prisme : celle qui tombe au nord descend dans une ombre effrayante comme une colonne d'eau du déluge. Des arcs-en-ciel sans nombre se courbent et se croisent sur l'abîme , dont les terribles mugissements se font entendre à soixante milles à la ronde. L'onde , frappant le roc ébranlé , rejaillit en tourbillons d'écume qui , s'élevant au dessus des forêts , ressemblent aux fumées épaisses d'un vaste embrasement. Des rochers démesurés et gigantesques , taillés en forme de fantômes , décorent la scène

sublime ; des noyers sauvages , d'un aubier rougeâtre **et** écailleux , croissent chétivement sur ces squelettes fossiles. On ne voit auprès aucun animal vivant , hors des aigles **qui** , en planant au dessus de **la** cataracte où ils viennent chercher leur proie, sont entraînés **par** le courant d'air, **et** forcés de descendre en tournoyant au fond de l'abîme. Quelque *carcajou* tigré , **se** suspendant **par** sa longue queue à l'extrémité d'une branche abaissée, essaie d'attraper les débris des corps noyés des élans **et** des ours que le remole **jette** à bord ; **et** les serpents à sonnettes font entendre de toutes parts leurs bruits sinistres. »

CONTE



D'après un conte indien, *Le porteur d'eau*

Un porteur d'eau indien avait deux grandes jarres, suspendues aux deux extrémités d'une pièce de bois qui épousait la forme de ses épaules.

L'une des jarres avait un éclat.

Alors que l'autre conservait parfaitement toute son eau de source jusqu'à la maison du maître, l'autre jarre perdait presque la moitié de sa précieuse cargaison en cours de route.

Cela dura deux ans, pendant lesquels, chaque jour, le porteur d'eau ne livrait qu'une jarre et demi d'eau à chacun de ses voyages.

Bien sûr, la jarre parfaite était fière d'elle, puisqu'elle parvenait à remplir sa fonction du début à la fin sans faille.

Mais la jarre abîmée avait honte de son imperfection et se sentait déprimée parce qu'elle ne parvenait à accomplir que la moitié de ce dont elle était censée être capable.

Au bout de deux ans de ce qu'elle considérait comme un échec permanent, la jarre endommagée s'adressa au porteur d'eau, au moment où celui-ci la remplissait à la source.

- "Je me sens coupable, et je te prie de m'excuser."

- "Pourquoi ?" demanda le porteur d'eau. "De quoi as-tu honte ?"

- "Je n'ai réussi qu'à porter la moitié de ma cargaison d'eau à notre maître, pendant ces deux ans, à cause de cet éclat qui fait fuir l'eau.

Par ma faute, tu fais tous ces efforts, et, à la fin, tu ne lui livres que la moitié de l'eau. Tu n'obtiens pas la reconnaissance complète de tes efforts", lui dit la jarre abîmée.

Le porteur d'eau fut touché par cette confession, et plein de compassion répondit :

- "Pendant que nous retournons à la maison du maître, je veux que tu regardes les fleurs magnifiques qu'il y a au bord du chemin".

Au fur et à mesure de leur montée sur le chemin, au long de la colline, la vieille jarre vit de magnifiques fleurs baignées de soleil sur les bords du chemin, et cela lui mit du baume au cœur.

Mais à la fin du parcours, elle se sentait toujours aussi mal parce qu'elle avait encore perdu la moitié de son eau.

Le porteur d'eau dit à la jarre.

- "T'es-tu rendu compte qu'il n'y avait de belles fleurs que de ton côté, et presque aucune du côté de la jarre parfaite ?

C'est parce que j'ai toujours su que tu perdais de l'eau, et j'en ai tiré parti.

J'ai planté des semences de fleurs de ton côté du chemin, et, chaque jour, tu les as arrosées tout au long du chemin.

Pendant deux ans, grâce à toi, j'ai pu cueillir de magnifiques fleurs qui ont décoré la table du maître.

Sans toi, jamais je n'aurais pu trouver des fleurs aussi fraîches et gracieuses."